

Histoire et Linguistique

In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 13e année, N. 1, 1958. pp. 110-114.

Citer ce document / Cite this document :

Greimas A. J. Histoire et Linguistique. In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 13e année, N. 1, 1958. pp. 110-114.

doi : 10.3406/ahess.1958.2715

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1958_num_13_1_2715

Histoire et Linguistique

L'attitude des historiens à l'égard de la linguistique illustre particulièrement bien la notion de rapprochements nécessaires entre les diverses sciences de l'homme, qui est un des passe-partout méthodologiques d'aujourd'hui. Rappelons tout d'abord que Marc Bloch lui-même, après avoir fait dans son *Apologie pour l'Histoire* l'éloge de la sémantique historique dont les historiens de jadis, tel Fustel de Coulanges, ont laissé « d'admirables modèles », proteste avec insistance contre « l'absurde paralogisme » qui permet aux historiens « d'ignorer les acquisitions fondamentales de la linguistique ». Et, payant d'exemple, il nous offre les pages remarquables de l'analyse lexicologique du système féodal. De même, Petit-Dutaillis commence son *Histoire des Communes* par une mise au point lexicographique. Pourtant si, à partir de ces encouragements et de cet exemple, nous définissons l'attitude de l'historien à l'égard de la linguistique, nous constatons que les données lexicales l'aident à « comprendre » telle situation historique, à déchiffrer tel contenu historique, l'objet véritable de son étude se trouvant ailleurs, « derrière le mur du langage » ; il reconnaît aux mots leur valeur de témoins, caractéristiques de telle attitude ou de tel état, et les utilise à ce titre, parallèlement à d'autres matériaux historiques. Un ouvrage récent¹ devrait nous permettre de montrer en quoi une telle utilisation des données linguistiques, si elle enrichit la documentation de l'historien et la présentation de l'histoire, n'est cependant pas le rapprochement méthodologique souhaité.

★

Pour qui regarde l'évolution de l'histoire en spectateur, sa révolution méthodologique, le passage de l'histoire événementielle à l'histoire synthétisante, apparaît d'abord comme l'introduction de la notion de compréhension. L'attitude *compréhensive* de l'historien a naturellement ouvert la voie à une conception plus globale, plus totalitaire de l'histoire : mis en présence d'une somme considérable de simultanités, de concomitances qui s'imbriquaient les unes dans les autres, l'historien a été amené à adopter de plus en plus des vues synchroniques et non plus diachroniques.

1. B. QUEMADA, *Introduction à l'étude du Vocabulaire médical (1600-1710)*, Paris, Les Belles-Lettres, 1955, in-8°, 200 p.

Seulement, au lieu de se présenter sous forme de rupture comme en linguistique, où, grâce à Saussure, l'antagonisme entre les études synchroniques et diachroniques apparut d'un seul coup comme une évidence, un choix fondamental, la synchronie s'est introduite dans les études historiques comme une préférence de l'historien, non comme une nécessité méthodologique.

Les postulats de la nouvelle Ecole historique : compréhension, totalité, synchronie sont d'emblée accessibles au linguiste, puisqu'il les retrouve intégralement dans la linguistique moderne. Mais comme une révolution méthodologique est rarement complète, et qu'une partie seulement des postulats se trouve effectivement renouvelée alors que les attitudes méthodologiques secondaires représentant un état épistémologique périmé se maintiennent, les rapports entre la science historique et la linguistique laissent apparaître une situation pour le moins paradoxale : la nouvelle conception de l'histoire qui se glorifie à juste titre d'avoir dépassé l'historicisme s'adresse dans sa volonté de rapprochement méthodologique à la linguistique historique, dépassée elle-même, dans un effort tout à fait parallèle, par la linguistique structurale.

Le saussurisme est un modèle épistémologique, une discipline-pilote pour les autres sciences de l'homme ; ce caractère a été mis en lumière par Claude Lévi-Strauss pour la sociologie, par Jacques Lacan pour la psychanalyse. Un exemple, tout en montrant le parallélisme des problèmes et des difficultés méthodologiques en histoire et en linguistique, nous permettra de le montrer.

Voici un classique de l'histoire « compréhensive », hors du domaine français : le tableau du moyen âge à son déclin, que nous présente Huizinga ; c'est une réussite. Huizinga dessine un tableau de la mentalité, de la sensibilité, des formes de sociabilité collective d'une époque. Pour ce faire, il a souvent recours aux textes, il donne de nombreux exemples : textes caractéristiques, attitudes individuelles jugées typiques. L'érudition de l'auteur, sa faculté d'identification humaine ont guidé ces choix ; en dernière analyse, ceux-ci ne restent-ils pas subjectifs ?

L'historien de bonne volonté, qui, suivant le conseil de Marc Bloch, s'adresse maintenant à la linguistique s'apercevra que la linguistique historique n'agit pas autrement. Dans l'immense champ du vocabulaire d'une époque, elle choisit des « mots-témoins », souvent des néologismes dont l'apparition témoigne des innovations de l'histoire. Mais le juge de leur rôle représentatif reste l'historien de la langue lui-même. Dans les deux cas, c'est la même détermination subjective du fait individuel, la même atomisation du contexte historique ; la même insistance sur le fait typique, autre survivance des attitudes épistémologiques du XIX^e siècle, remontant peut-être à la recherche, chère aux Romantiques, du « caractéristique ».

La linguistique saussurienne, par contre, oppose à cet atomisme des faits et à ce psychologisme de l'auteur, une attitude sociologique et une description des ensembles lexicaux : la langue est un système global de signes qui recouvre et exprime une culture. Loin d'être un répertoire de mots dont certains seulement seraient les témoins d'une histoire qui se déroulerait dans un au-delà du langage, la langue, en tant que système symbolique, est ce lieu où se passe l'histoire. Elle constitue cet espace social autonome qui dépasse les individus et leur impose des modèles de sensibilité et des schémas d'action. Les mots organisés en ensembles structurés, en « terminologies », se définissant les uns par les autres, constituent ce plan objectif et contraignant du langage où l'historien peut retrouver, non des comportements caractéristiques et des attitudes typiques, mais les structures de mentalité et les modèles de sensibilité collective. A ce niveau se situent la distribution des rôles sociaux, l'encadrement social des attitudes affectives, l'établissement des normes de moralité... Au lieu de renvoyer à l'historien l'image de « son » histoire, la linguistique saussurienne lui propose des méthodes, un plan linguistique uniforme et cohérent pour la description de l'histoire culturelle.

La linguistique saussurienne, méthode de description systématique des champs sémiologiques structurés, offre la possibilité d'une histoire saisie à travers l'architecture des signes linguistiques. Grâce à elle, le subjectivisme « compréhensif », progrès méthodologique par rapport à l'historicisme, devrait, par un développement dialectique, être dépassé par un nouvel objectivisme, non plus atomiste, mais totalitaire.



Un tel rapprochement méthodologique de l'histoire et de la linguistique transformerait nécessairement les anciennes méthodes de travail. Le génie, les facultés intuitives de l'historien devraient, pour un temps, céder la place à une documentation exhaustive et ne s'exercer qu'une fois l'ingrat travail lexicographique accompli. A côté d'une *dirty archeology*, une *dirty lexicology* mériterait d'être mise au premier plan de la recherche, car ce travail est loin d'être fait. L'ouvrage de B. Quemada, *L'Introduction à l'étude du Vocabulaire médical (1600-1710)*, outre son intérêt lexicologique, met particulièrement en lumière l'extrême pauvreté de nos moyens de documentation. C'est le plus convaincant des plaidoyers prononcés en faveur de l'établissement des inventaires, travail humble de lexicographie, antérieur à toute analyse lexicologique des champs sémantiques recouvrant des ensembles culturels.

B. Quemada n'est pas un historien de la médecine, mais un spécialiste de la langue des XVII^e et XVIII^e siècles. Le vocabulaire médical qu'il s'est

proposé d'explorer est pour lui un prétexte : choisissant la médecine, mère des sciences de la nature au xvii^e siècle, il aspire à donner plus de poids à la thèse qu'il entend défendre : dans l'état de nos connaissances actuelles et de notre documentation, l'étude de la langue médicale et, — c'est tout un, — celles des conceptions de la médecine et des sciences de la nature au xvii^e siècle, nous est inaccessible. Sa démonstration consiste en une analyse comparative effectuée à l'aide de sondages dans les différents instruments de travail actuellement disponibles, c'est-à-dire, en premier lieu, les dictionnaires médicaux de l'époque, les dictionnaires généraux et techniques du siècle et les dictionnaires étymologiques. La comparaison de l'importance quantitative et qualitative des dictionnaires médicaux latins et français montre une corrélation étroite entre l'extension du français et les progrès de la médecine ; l'impression d'avoir affaire à deux vocabulaires entièrement différents se dégage de la juxtaposition des matériaux lexicographiques tirés de deux dictionnaires français de médecine publiés presque à la même date. Les rapprochements faits entre les termes médicaux extraits des dictionnaires généraux de l'époque et les échantillons de textes médicaux dépouillés par l'auteur font ressortir les mêmes différences et mettent en question l'existence même d'une langue médicale cohérente. Un dernier coup d'œil, jeté sur les dictionnaires étymologiques comparés avec les résultats de récents dépouillements, montre non seulement leurs inévitables lacunes (ce qui est assez normal étant donné l'inexistence d'un dictionnaire étymologique tant soit peu complet, comparable, par exemple, à l'*Oxford Dictionary*) mais aussi la faible confiance qui peut être accordée aux datations actuelles (les écarts de 20, 50 et même de plus de 100 ans sont fréquents) ; et surtout l'impossibilité absolue d'enregistrer, faute de dépouillements systématiques, les pertes lexicales qui constituent un moyen, non moins important que les néologismes, pour rendre compte de l'évolution des différents lexiques. Les conclusions s'imposent d'elles-mêmes : nous ne sommes pas en mesure de décrire le vocabulaire médical au moment de son histoire où il porte en germe toutes les sciences de la nature ; nous ne connaissons pas la langue médicale du xvii^e siècle, ne serait-ce que pour lire correctement et pour comprendre le très classique Molière.

Conclusion on ne peut plus pessimiste, malgré la dernière partie constructive de son travail, dans laquelle l'auteur propose un programme d'enquêtes systématiques et où il dresse des listes bibliographiques à l'intention des futurs chercheurs. Elle le serait davantage, si chacun ne savait que B. Quemada est l'un des promoteurs du *Centre d'Etude du Vocabulaire français* qui vient d'être créé auprès de la Faculté des Lettres de Besançon. Cette conclusion prend alors une autre signification : elle est une condamnation implicite des méthodes de travail individuel péri-

mées et une invitation à un travail collectif, ingrat et indispensable à la fois : dépouillements et mise en ordre de la documentation. Car une vingtaine de thèses d'érudition et autant de travaux d'approche sont nécessaires pour qu'une description structurale d'un champ sémantique tant soit peu important puisse être entreprise : immense gaspillage d'énergie intellectuelle qui se fait sous nos yeux. Les buts du Centre, comme le principe même du travail collectif, sont simples et raisonnables : il suffirait que chaque lexicologue, chaque historien s'intéressant au développement des superstructures culturelles françaises accepte de mettre en commun les résultats de son travail de documentation pour qu'en peu de temps les matériaux historiques ainsi réunis (leur présentation étant normalisée), facilement maniables et accessibles à tous les chercheurs, puissent permettre l'élaboration d'une histoire culturelle valable. Il serait souhaitable, à cet égard, que le Centre de Besançon puisse disposer de moyens matériels suffisants ; ce qui est le cas à l'étranger, en Italie notamment, pour ne pas recourir à l'exemple d'Outre-Atlantique, où le Centre de Gallarate utilisant la mécanographie pour les dépouillements lexicaux de textes philosophiques médiévaux laisse facilement entrevoir le jour où l'historien, confiant la tâche ingrate de tels dépouillements à la machine, pourra enfin se consacrer entièrement à l'élaboration de cette *synthèse historique* dont il rêve sans trop y croire.

A. J. GREIMAS.

(Faculté des Lettres d'Alexandrie.)